

Madame la vice-Présidente Rima Sleiman,
Cher Souleymane Bachir Diagne,
Chers amis,
Chère Marie

C'est un honneur pour moi de recevoir pour la première fois ce titre de Docteur Honoris Causa. Les premières choses occupent toujours une chambre à part dans notre mémoire. Ma joie est encore plus grande de le recevoir de l'Institut des langues et civilisations orientales. Je suis déjà venu ici et me suis toujours imaginé des lieux comme celui-ci sous la forme de ruches dans lesquelles bourdonnent les abeilles de toutes les langues. Je vous remercie pour ce bourdonnement mondial des langues.

Je remercie particulièrement Marie Urinat-Nikolov, traductrice et amie, d'avoir fait confiance à mes histoires avant même que nous ne nous connaissions, de les faire parler en français, et de bien d'autres choses sur lesquelles je reviendrai bientôt. Je voudrais également remercier ma mère et mon père qui ont toujours sarclé les champs de fraise éternels de l'enfance, même maintenant, alors qu'ils ne sont plus là. Je remercie Raya d'exister et Biliana qui lit et révise tous mes livres. Merci à mes éditeurs français successifs : Phébus, Intervalles et maintenant, Gallimard. Merci à vous tous qui êtes ici.

Nos villes et pays favoris sont faits – du moins il en va ainsi pour moi – de nos livres préférés. Ce que je veux dire, c'est que les écrivains et les poètes en sont les véritables architectes. J'ai visité Paris pour la première fois en 2000, mais je l'avais déjà créé en moi à partir de *Notre Dame de Paris* de Victor Hugo ; des *Trois mousquetaires* ; de Rimbaud, Baudelaire et Verlaine ; plus tard de Guillaume Apollinaire (j'ai cherché le pont Mirabeau où « coule la Seine. Et nos amours. »), poète que j'aime beaucoup ; de Jacques Prévert, l'un de mes poètes préférés lorsque j'étais étudiant (« Au parc Montsouris / à Paris / sur la terre / la terre qui est un astre ») ; puis de Breton, Boris Vian, Romain Gary ; de l'Oulipo ; de Perec avec son petit livre *Je me souviens* et l'énumération des choses du quotidien, c'était une véritable révélation pour moi. Je me souviens aussi (voilà que je me laisse influencer) de la manière dont nous avons découvert Paul Éluard en première année à l'Université, un peu avant 1989. Notre professeur de théorie littéraire fustigeait avec fougue le surréalisme en citant son vers : « La terre est bleue comme une orange » et en dénonçant son caractère décadent et dépourvu de sens. Quant à nous, nous l'avons aussitôt noté et nous sommes partis en quête d'Éluard. C'est ainsi, par le biais du négatif et du rejet que nous apprenions.

En disant cela, je me rends compte à quel point mon écriture est marquée par la littérature française, et, bien entendu, par l'art français dans son ensemble. À travers vous, j'exprime ma gratitude pour tout ce que j'ai reçu.

Mesdames et Messieurs,

La France est le pays qui a accueilli avec un enthousiasme inattendu mon premier roman, *Un roman naturel*. C'était il y a 24 ans, j'étais un parfait inconnu pour le public français et, plus généralement, pour n'importe quel public étranger. C'est de la presse française que j'ai reçu les plus belles critiques. Je me rappelle que *Livres Hebdo* a publié une grande recension intitulée « Le Bulgare à la mode ». C'était amusant, il y avait aussi une grande photo en noir et blanc où j'étais de profil, avec une cigarette, comme dans un vieux film français (un Bulgare sans cigarette, est-ce possible). Ce qui était amusant, aussi, c'était le fait qu'une partie des critiques françaises plaçait mon roman au sein d'une tradition franco-européenne, dans le sillage Perec-Kundera. Je me suis senti pousser des ailes, comme vous pouvez l'imaginer. Et je n'oublierai jamais, un peu plus tard, la critique concernant *Physique de la mélancolie* d'un grand philosophe français, Jean-Luc Nancy. Dans sa chronique dans *Libération*, il a écrit la critique la plus humaine, chaleureuse et enthousiaste, non pas seulement sur *Physique de la mélancolie*, non — c'était une prophétie que quelque chose de très beau, de nouveau et de différent se montrait du côté de la littérature bulgare, et que nous allions bientôt en sentir le souffle. Je pense qu'on lui donnera raison en constatant le nombre de nouveaux auteurs bulgares qui sont traduits en français.

Et là, je ne puis différer davantage : je voudrais remercier la personne à qui je dois le plus d'être maintenant devant vous : mon amie et traductrice Marie Urinat-Nikolov. C'est elle qui, avant que nous ne fassions connaissance, a lu *Un roman naturel*, l'a traduit entièrement, je crois, sans avoir d'éditeur, sans aucune garantie, tout simplement pour le livre lui-même. C'est l'une des plus belles rencontres dans ma vie. C'est un livre qui nous a réunis, ainsi que la langue et la littérature. Et depuis un quart de siècle, déjà, j'ai le bonheur d'échanger avec Marie et d'être son ami. Merci, Marie ! Tu as traduit Ivan Vazov, Vera Moutaftchieva, Yordan Raditchkov, Viktor Paskov, Theodora Dimova, Alek Popov et bien d'autres : toute une littérature. Tu fais partie des premières personnes et des premiers traducteurs auxquels j'envoie chacun de mes manuscrits. Et je ne te l'ai jamais dit, mais j'attends à chaque fois avec beaucoup d'émotion et un peu d'appréhension ce que tu diras, car tu as un sens incroyable des profondeurs et de la musique du texte, des histoires et des idées qui sont au cœur d'un livre.

Mesdames et Messieurs, chers amis,

Avec le temps, je suis de plus en plus convaincu de quelque chose que j'avais intuitivement décelé dans ma jeunesse : le fait que nos textes sont toujours personnels. Même lorsque nous écrivons sur le Minotaure, les mouches ou la théorie de la traduction. Ils jaillissent toujours d'une source toujours très intime qui inclut le corps et la langue, notre passé, nos peurs, nos après-midis, nos silences, les épiphanies de ce que nous avons vécu, entendu et lu. Ce que nous avons lu et entendu fait aussi partie de notre vécu. C'est à partir de là que nous racontons et écrivons. Ce qui est personnel est toujours universel, cela dépasse la dichotomie entre local ou global. J'ai toujours cru et continue de croire que ce sont notre récit et la littérature même qui créent l'empathie. Pendant qu'on raconte une histoire et pendant qu'on en écoute une, il se produit une métamorphose particulière. L'abstrait devient concret et chaleureux. L'être humain acquiert chair et visage. Il devient tridimensionnel, vivant, doté de parents et d'enfants, il éprouve une douleur et l'on peut éprouver aussi cette douleur. On ne saurait humilier, offenser ou tuer un être humain ou une créature vivante dont on a écouté l'histoire.

J'ajouterai ici que tout a sa propre histoire. Tout ce qui éprouve de la douleur est vivant. Et c'est la raison pour laquelle la phrase clé de *Physique de la mélancolie*, « Je sommes nous », inclut tout ce qui nous entoure, tous nos liens : avec la mouche, le nuage, le ginkgo biloba, le colchique d'automne et le cerisier, le Minotaure et l'homme assis, seul, un après-midi. Je sommes tout cela.

Nous ne pouvons même pas lire vraiment un livre si nous n'éprouvons pas d'empathie pour ses personnages. Si nous ne nous disons pas : me voici ici, j'ai ressenti la même solitude par une fin d'après-midi. Nous pouvons encore moins raconter une histoire ou écrire un livre sans la sensation que dans chaque phrase, dans chacun de ses personnages on a mis une part de soi-même. Cela vaut encore plus pour la personne qui traduit notre texte : là, il faut une empathie à deux niveaux. Une première fois pour la langue à partir de laquelle on traduit, pour toute cette profonde connaissance émotionnelle et ce vécu d'une langue dite étrangère. Une seconde fois pour votre langue maternelle dans laquelle vous transmettez le texte.

C'est la grande force de la narration et de la littérature. Elles maintiennent en vie tout l'écosystème de l'humain. Aussi, en des temps tourmentés comme ceux que nous vivons aujourd'hui, des temps d'assassinats mutuels aussi bien virtuels que réels, de fausses vérités et de propagande, la littérature deviendra de plus en plus importante. Car elle est un véritable antidote à la propagande.

Je le dirai sans ambages : raconter des histoires, écrire des livres et traduire des livres participent à sauver le monde. Parce que cela sauve l'humain en nous. Et, par là, la vie elle-même.

Cérémonie
de remise des insignes du
Doctorat Honoris Causa

Discours de
Guéorgui Gospodinov
Écrivain, poète et dramaturge

Le lundi 30 mars 2026 à l'Inalco

Mesdames et Messieurs,

J'ai commencé en qualifiant de ruche des langues l'endroit où nous nous trouvons actuellement. Permettez-moi de terminer par cette phrase agrammaticale mais qui, à mon avis, fait sens, « Аз сме », telle qu'elle bourdonne dans les différentes langues dans lesquelles mon roman a été traduit : allemand, espagnol, italien, turc, anglais, polonais, néerlandais, roumain, letton, ukrainien, chinois, arabe, français.

Ich sind	Yo somos	Io siamo	Ben variz	We am
ja jesteśmy	Ik zijm	Eu suntem.	Es esam	Я існуємо
w shimen.	Ana nahnu wa nahnu ana		Je sommes nous	